Aa. Vv., «L'Année stendhalienne»

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5670>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5670

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 425-426

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., «L'Année stendhalienne» », *Studi Francesi* [En ligne], 164 (LV | II) | 2011, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 11 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5670> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5670>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., «L'Année stendhalienne»

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., «L'Année stendhalienne», n°8, Paris, Honoré Champion, 2009, 362 pp.

- 1 On trouvera dans cette livraison les actes du colloque «Stendhal et la femme» (Oxford, octobre 2006) qu'on peut lire comme un retour à la question posée par Simone de Beauvoir: Stendhal est-il féministe? Les relectures proposées, enrichies de réflexions sur le statut de la femme dans la fiction stendhalienne, renouvellent l'approche critique, soit en privilégiant le «genre», soit en suivant une thématique précise, voire en proposant une lecture strictement féministe, sans négliger la rituelle approche psychanalytique.
- 2 Béatrice DIDIER rappelle, dans *La femme du XVIII^e siècle selon Stendhal* (pp. 15-28), que l'auteur a abondamment fréquenté romans, mémoires et correspondances de l'époque, a donc acquis une fine connaissance de ce sexe au temps de la galanterie, mais aussi du bonheur et de l'amour. Trois exemples sont retenus: Mme de Merteuil, Henriette Gagnon et Mme Roland, dont quelques-uns des traits reparaissent dans son œuvre. B. Didier propose d'ailleurs de voir dans *Lamuel* une réécriture des *Liaisons dangereuses*. Richard BOLSTER (*Stendhal et Maria Edgeworth*, pp. 29-34) rappelle que Stendhal a beaucoup aimé *Vivian, ou l'homme sans caractère*, roman dans lequel il a vu un document historique et une comédie de caractère. Il a pu y découvrir un personnage de femme sensible qui se défie des pièges de la passion.
- 3 Caroline WARMAN étudie, d'un point de vue lexicologique, l'usage métaphorique d'un vocabulaire «chimique» ou «technique» dans *De l'Amour*, traité écrit au moment où la cristallographie fait parler d'elle (*La cristallisation à la mode, ou le vocabulaire de la matière amoureuse*, pp. 35-50). Reprenant certains arguments de sa thèse, Alexandra PION suit l'évolution de Stendhal entre la rédaction du *Catéchisme d'un roué*, recueil de conseils stratégiques, et *De l'Amour*, œuvre désintéressée. À ses débuts, Stendhal confond passion et libertinage, puis il comprend que l'art de séduire ne va pas sans l'art d'être

séduit. Plus important encore dans le propos d'A. Pion, l'enjeu érotique et esthétique de la séduction: «Aimer c'est écrire pour galvaniser l'Eros vers le Beau, pour esthétiser l'Eros» (*Du "Catéchisme d'un roué" à "De l'Amour". Stendhal et la séduction*, pp. 51-70).

- 4 Pour explorer le sentiment de la perte dans la *Vie de Henry Brulard* qu'elle propose de lire comme une lettre ouverte à l'Absente ou une représentation de l'absence, Marie-Rose CORREDOR s'aide du concept de «mère morte» emprunté à André Green, bien que son point de vue ne soit pas résolument psychanalytique (*La «Mère morte»*, pp. 71-78). Le syntagme «mère morte» est complexe puisqu'il inclut aussi la mère d'un mort, à savoir cet «Henri Beyle premier» (G. Blin) mort en 1782, et aussi parce qu'il suppose une passion christique et une transfiguration. Dans *Lamiel-Psyché, la figure de l'esprit* (pp. 79-100), Marie DE GANDT analyse la réécriture stendhalienne du mythe à travers trois figures: mythologique (Psyché), biographique (la mère) et réelle (la passante entrevue); le romancier proposerait «une exploration de l'âme dont le porteur se trouve être une femme». Une femme ou, plus exactement, un esprit en formation selon un anti-manuel d'éducation.

- 5 Dans le droit fil des réflexions de Judith Butler sur l'identité genrée et de Christopher W. THOMPSON dans *Conflict, Gender and Transcendence in "Le Rouge et le Noir"* (dont la traduction figure pp. 212-230), Catherine AUTHIER et Lucy GARNIER réfléchissent à la conception stendhalienne de la féminité à partir des rôles de contralto chantés par la Pasta, comme ceux de Roméo ou de Tancredi, dans lesquels le dispositif du travestissement et la voix de contralto induisent une ambiguïté sexuelle (*Giuditta Pasta, le travestissement et la «féminité» chez Stendhal*, pp. 117-138). Leur propos est illustré par l'exemple du travestissement dans *Vanina Vanini* où «la dynamique du travestissement a permis l'expression d'une complexité que la violence des normes genrées aurait interdite». Cette démarche permet de dépasser la traditionnelle opposition entre les «héroïnes naïves» et les «amazones», en rétablissant la part de masculinité présente chez les premières et la part de féminité chez les secondes. Dans *Stendhal et la femme «en deux volumes»* (pp. 139-168), Yves ANSEL examine le clivage entre la «femme comme il faut» et «la femme comme il en faut» (Balzac), autrement dit entre les figures extrêmes de la madone et de la putain. L'exemple de Lucien entre Bathilde et Mlle Raymonde vient aussitôt à l'esprit, un Lucien homme de son temps, «machiste impénitent», donc infidèle, tout comme son père qui ne croit guère à l'existence des «femmes honnêtes». Stendhal, «au moins dans ses fictions», ne serait guère, voire pas du tout un «progressiste pur et dur»: le romancier serait loin derrière l'idéologue.

- 6 Autre exemple du second volume, la belle Mme Grandet, cette mal-aimée que Xavier BOURDENET réhabilite (*Mme Grandet, ou comment l'amour vient aux femmes*, pp. 169-186). Le parcours de cette parvenue qui «accède à la féminité via l'amour» mérite notre attention: le marché entre le maquereau (F. Leuwen) et la catin est connu et amplement commenté dans les marginales, mais on oublie que cette marchandisation de l'amour et de la figure de la femme illustre la dévalorisation et la dégradation contemporaines. Mme Grandet est bien un personnage anti-romanesque qui finira par concurrencer l'idole, la tendre Bathilde. Dans sa salubre intervention intitulée «Stendhal entre Julia et Simone» (pp. 188-195), Philippe BERTHIER narre une «bataille de dames» à travers un texte «retors» — «Stendhal et la politique du regard» (dans *Histoires d'amour*, 1993) — où Julia Kristeva règle ses comptes avec Simone de Beauvoir par Stendhal interposé, un Stendhal dont la conception de l'amour est ramenée à une affaire de stratégie et de pouvoir. Non sans un vif plaisir sont relevées les aberrations de cette lecture. À son

tour, Martine REID monte au créneau: *Sur le personnage féminin et Mme de Rênal. Réponse à Pierre Barbéris* (pp. 197-212). Cette fois, c'est l'éminent balzacien qui en fait les frais, à cause de la méthode employée, certes datée, dans son étude sur Louise de Rênal (HB, n° 4, 2000). Contrairement à ce qu'affirme P. Barbéris, Mme de Rênal et, «plus généralement», le personnage féminin chez Stendhal n'a aucune «dimension révolutionnaire ou scandaleuse». Peut-être aurait-il fallu penser à Lamiel... On quitte le monde du roman avec François BRONNER qui fait le point sur *Adélaïde Schiassetti, une cantatrice en «stendhalie»* (pp. 231-273). Sont rappelées ses origines sociales et retracée sa carrière, de Munich, où elle débute en 1818, à Paris, où elle est engagée en 1826 et où elle ne s'est jamais vraiment imposée. La relation avec Jacquemont, en 1824-1825, est relatée avec précision. Reste à souhaiter que cette étude qui apporte bien des informations nouvelles soit complétée.

- 7 On trouvera dans la deuxième partie d'intéressantes notes, entre autres celles de Massimo COLESANTI, *Sur un portrait présumé de Stendhal* (pp. 277-292), actuellement au Musée napoléonien de Rome, dans lequel on a voulu à tout prix voir des ressemblances «là où il n'y en a absolument aucune»; et celles de Paul DESALMAND sur les éditions d'*Armance* en 1827 (pp. 293-297).